

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jacques Benoit, Alain Bernard Marchand, Maxime Olivier Moutier

Jean-François Crépeau

Number 155, Fall 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72388ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Crépeau, J.-F. (2014). Review of [Jacques Benoit, Alain Bernard Marchand, Maxime Olivier Moutier]. *Lettres québécoises*, (155), 24–25.



JACQUES BENOIT

Confessions d'un extraterrestre

Montréal, Boréal, 2014, 184 p., 19,95 \$.

Qui observe qui ?

J'ai gardé un bon souvenir des premiers romans de Jacques Benoit, publiés aux Éditions du Jour à la fin des années soixante. Le romancier n'a pas cessé d'écrire de la fiction depuis, mais il a surtout été accaparé par son métier de chroniqueur des vins à *La Presse*. Il revient aujourd'hui avec une histoire entre allégorie et science-fiction.

L'écrivain avoue, d'entrée de jeu, que sa carrière d'auteur et de journaliste n'a rien de remarquable. Il crée ainsi l'atmosphère propice à raconter qu'il a récemment appris avoir été cloné et que son double, lui, a connu une vie trépidante, selon le tapuscrit qu'il a reçu, intitulé *Confessions d'un extraterrestre* et signé Jacques Yaké Benoit.

De Xinak à Lacolle

Ce dernier y raconte son arrivée sur Terre, dans la région de Lacolle, ville dont le romancier est originaire. Yaké, lui, est né il y a très longtemps sur la planète Xinak et y a travaillé comme explorateur de l'espace sidéral avec pour mission de repérer d'autres lieux où ses concitoyens pourraient émigrer. C'est ainsi qu'il s'est intéressé à la Terre, la composition de son atmosphère ressemblant à celle de sa planète.

Nous découvrons, petit à petit, ce qui distingue les extraterrestres des terriens. La « précaution » est une des habiletés qui leur est propre et leur permet de cloner qui ils veulent, sans perdre leurs propres facultés, dont celle de voir dans le noir. Ainsi, après son atterrissage, Yaké s'est transformé en Jacques Benoit, un ado de 14 ans qu'il a croisé, et c'est sous ses traits qu'il s'est familiarisé avec la vie des humains.

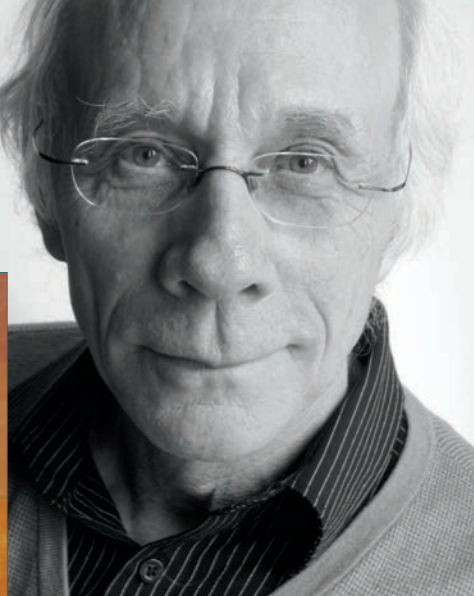
Les aventures du héros se déroulent entre 1950 et 2015. Cela permet au romancier de puiser dans l'histoire de la Révolution tranquille, dans ses propres souvenirs et ses propres expériences, d'en faire l'analyse et la critique avec ironie.

De squat en chambre de bonne, de travail de misère en études universitaires, ce sont les expériences émotives qui étonnent le plus Yaké, car elles lui semblent plus intenses ici que chez lui. Par exemple, il ressent un coup de foudre qui le bouleverse alors qu'il se repose sur la plage d'Old Orchard.

L'amour, toujours l'amour

Un jour, Yaké est visité par des concitoyens de Xinak venus pour le ramener. Or, il a terminé ses études en sociologie, il veut rester sur Terre et il est prêt à en payer le prix. Il accepte donc leur proposition d'étudier la société des humains et d'en faire rapport. Entre-temps, il croise la jeune femme aperçue sur une plage du Maine. Ils se reconnaissent et, magie de la science-fiction qui ne s'embarrasse pas toujours de la vraisemblance, ils en viennent rapidement à se fréquenter, à former un couple et à découvrir la volupté des plaisirs charnels.

Voyant les pieds dénudés d'Oulijad, Yaké découvre que son amoureuse est aussi originaire de Xinak. Elle lui avoue alors qu'on l'a envoyée pour



JACQUES BENOIT

l'espionner, mais que, à son contact, elle a été séduite. Or, les émissaires de leur planète ne s'avouent pas défaits et le couple doit user de subterfuges pour se débarrasser d'eux et vivre en paix.

La prose de Jacques Benoit est d'une fluidité journalistique et convient bien à ce récit aux allures de science-fiction. À moins que ce ne soit une allégorie imitant la science-fiction. Une chose est certaine, les fils tissés par l'auteur tout au long du récit pour en tenir les péripéties et les rebondissements sont parfois si apparents ou invraisemblables que j'ai souri au plaisir de leur légèreté. Puis, l'apparent amusement du romancier à écrire ce récit, entre autres en caricaturant certains travers de notre société, devient vite le nôtre.

☆☆ ½

ALAIN BERNARD MARCHAND

Le sept cent vingt-cinquième numéro d'Apostrophes

Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Roman », 2013, 164 p., 18,95 \$.

Voyage au pays des livres

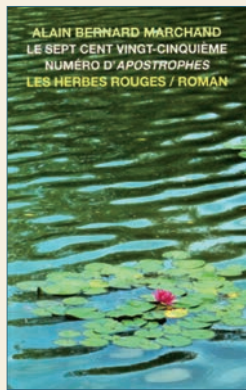
Le titre m'a interpellé. Qu'allait faire Alain Bernard Marchand sur le plateau de la grande messe littéraire hebdomadaire que Bernard Pivot a célébrée sur Antenne 2, de janvier 1975 à juin 1990 ?

L'animateur, qui n'est jamais nommé, explique que nous assistons à la reprise d'une émission déjà diffusée et maintenant publiée afin de prolonger la vie de ces échanges littéraires autrement oubliés.

Monologue ou dialogue ?

Le roman serait-il uniquement un dialogue entre Pivot et son invité ? D'ailleurs, qui est ce dernier ? L'auteur du livre que j'ai entre les mains ou son double ? Ni tout à fait l'un ni tout à fait l'autre, mais la projection d'un moi réel et d'un moi imaginaire.

Pivot n'est ici que le faire-valoir de l'invité, dont il oriente le discours par des questions brèves ou des enchaînements appropriés. Ce personnage est à l'image publique de l'animateur-vedette. Quant à son invité, il est à « lui seul une foule sur le plateau », car « il se prétend envahi par des voix qui parlent dans sa tête », ce dont rend compte son plus récent



ALAIN BERNARD MARCHAND

opuscule. Ceux qui squattent sa matière grise ne sont autres qu'une foule d'écrivains qu'il a lus et qui ne l'ont plus quitté depuis.

Le premier auteur dont il a choisi de parler, c'est Hergé. Ce qu'il dit de Tintin correspond à ce que la majorité des jeunes lecteurs des années 1950 ont compris de ses aventures, certaines considérations du reporter à la houppe et de ses amis n'étant plus permises à notre époque de rectitude politique.

☆☆ ½

MAXIME OLIVIER MOUTIER

Scellé plombé

Montréal, Marchand de feuilles, 2013, 144 p., 21,95 \$.

Maelström story

Marie-Hélène au mois de mars (Triptyque, 1998), « une autofiction coup de poing » de Maxime Olivier Moutier, est considéré comme une œuvre phare de la génération des quarantenaires d'aujourd'hui. En 2006, l'auteur a entrepris un nouveau cycle d'écriture avec un roman intitulé *Les trois modes de conservation des viandes*. C'est dans l'esprit de cette métaphore qu'il a publié *Scellé plombé* l'automne dernier.

En avant-propos, l'auteur décrit le scellé plombé, un mode de conservation des viandes à une époque où l'on ignorait le danger mortel de l'exposition au plomb. Le titre du récit évoque, de façon imagée, la sauvegarde du lien amoureux, même s'il est devenu un poison léthal pour les partenaires et leur progéniture.

Nous assistons à l'implosion d'un couple racontée par l'épouse, son homme étant décédé bien avant, foudroyé par un éclair. Il ne s'agit pas là de la simple narration d'événements retraçant les grandeurs et misères d'une vie à deux et d'une illusoire vie de famille. L'écrivain scrute bien l'âme de ses personnages et en explore tous les aspects, des plus sombres aux plus rassurants.

Le décès annoncé sert de toile de fond au récit. Il y a d'abord les doléances de la narratrice sur la lente agonie de son couple. Ce réquisitoire — c'est une avocate qui parle — relate, analyse et discute divers aspects de sa vie d'épouse qui illustrent comment il y a eu, de plus en plus, de plomb dans l'aile de la vie à deux.

Comment en est-elle arrivée là ? Elle dresse un portrait ravageur d'elle-même pour l'expliquer. Cela se résume à parler de la relation entre son ambition professionnelle et la déchéance de sa vie de couple,

Brosser une fresque

Après le bédéiste belge, l'invité d'*Apostrophes* nous fait voyager aux quatre coins de la planète littérature, d'Enid Blyton à Françoise Hardy, de Shakespeare à Camus, de Mauriac à Albertine Sarrazin, et même au Grec Homère. Par une logique imperturbable, le romancier relie chacun de ces écrivains, chacune de leurs œuvres en une immense fresque dont on découvre, petit à petit, l'image finale qui s'en dégage : rien d'autre que lui-même, sa personnalité s'étant forgée à travers la lecture de ses auteurs fétiches.

Ce roman a les allures d'un dictionnaire de la littérature, surtout consacré à des œuvres et à des auteurs français, Marie-Claire Blais et Réjean Ducharme se fondant dans l'ensemble.

L'exercice de mémoire auquel s'est consacré Alain Bernard Marchand est de la haute voltige littéraire, l'éclectisme des lectures et des auteurs évoqués en faisant foi. Lire tous les livres qui figurent au générique du roman serait sûrement une folle et riche entreprise. Il faudrait mettre du temps pour la réaliser, mais cela n'est pas impossible. Puis, comme l'écrivain invité conclut : « Peut-être les livres sont-ils la dernière résistance à un monde qui réduit le geste d'écrire à un petit nombre de caractères. » (p. 158)

l'acmé de ce mouvement, impossible à arrêter, étant lié à sa consommation de cocaïne et à ses effets pervers.

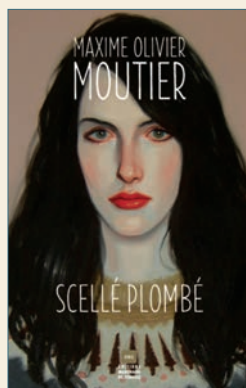
Moutier a imaginé une contrepartie à cette vie secrète : l'aveulement du mari qu'elle a découvert après son décès, en fouillant son ordinateur. De mal en pis, d'horreur *soft* à dépravation sexuelle et morale, telle sera l'escalade du mal à l'âme dont cet homme souffrira.

S'en sortir

Enfermés dans leur perversion respective qui, croient-ils, les libérera de leur maelström, les partenaires ne s'entendent plus l'un l'autre et oublient presque leur rôle de parent.

Dans la dernière séquence, la narratrice a pansé ses plaies, cessé de consommer de la cocaïne, s'est rapprochée de ses enfants et s'est installée avec Gaston. Elle apprend auprès de lui les joies du quotidien, la réalisation des rêves anticipés, les aléas d'une famille reconstituée. Bref, le bonheur d'une vie simple qu'elle avait jusque-là inconsciemment compliquée.

Maxime Olivier Moutier sait bien peindre une certaine modernité de la société actuelle. L'hyperréalisme de ses tableaux est criant de vérité. Moutier a un sens du mot juste et des images fulgurantes. Les lecteurs profitent ainsi de l'intensité des émotions et des sentiments que la trame du récit nourrit.



MAXIME OLIVIER MOUTIER